

Québec français

Jeux de maux

Gilles Perron

La chanson québécoise
Numéro 147, automne 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/45601ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, G. (2007). Jeux de maux. *Québec français*, (147), 94–95.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Jeux de maux

par Gilles Perron



L'échec du matériel

Daniel Bélanger
Audiogram, 2007

Daniel Bélanger aime prendre son temps : si on excepte l'expérience peu convaincante de son étrange album-concept *Déflaboxe* (2003), six ans séparent *L'échec du matériel* de son dernier véritable disque, *Rêver mieux*. L'attente en valait la peine : Bélanger retrouve le son plus acoustique de ses premiers disques, mais avec toute la maturité musicale acquise au fil des ans. Ceux qui avaient préféré le son planant de *Rêver mieux* seront peut-être un peu déçus, mais ils y trouveront tout de même leur compte : la guitare et la voix de Bélanger savent encore user de ce charme aérien dans des chansons comme « Plus », « Tout à coup », mais plus encore dans « Drôle de personne », un hymne réussi à la normalité. Il sait aussi alourdir la guitare lorsqu'elle doit accompagner les chômeurs dans leurs malheurs dans « Fermeture définitive », où il raconte une fermeture d'usine avec un texte plus prosaïque que poétique, sur fond de rock industriel. L'introspection est toujours un rendez-vous, à laquelle s'ajoute maintenant la conscience d'une humanité en déclin (« L'échec du matériel ») ou du para-

doxe de la solitude contemporaine (« Télévision »). Malgré tout, dans une perspective plus large, qui dépasse l'échelle humaine, il peut lui sembler rassurant de penser que « la fin de l'Homme ° ne sera pas la fin du Monde » (« La fin de l'Homme »).

La gravité me pèse
Urbain Desbois
Audiogram, 2007

Quatrième disque d'Urbain Desbois, *La gravité me pèse* est son premier sur l'étiquette Audiogram. S'il a pu profiter d'un budget de réalisation plus intéressant, il n'y a pas perdu son âme : son langage poétique particulier, fait d'images à la fois drôles et graves, selon le titre de l'album, est toujours aussi plaisant et percutant. La musique est peut-être, comme on l'a dit, plus abordable, parfois un peu plus pop sur les bords, mais tout aussi bien rock que blues ou country au fil des chansons. Si certains airs pourraient trouver le chemin de la radio, Desbois s'est bien assuré de se bloquer lui-même certaines voies d'accès aux médias, en s'amusant aux dépens de l'empire Péladeau : « je serai accablé toute la sainte journée ° je regarderai mes chaînes ° j'va watcher Vie D'Étronc ° je serai fidèle au

poste » (« Ô Québecor »). Urbain Desbois sait être mordant, mais ses images inattendues le situent plus souvent encore dans la tendresse et l'humanité. Sa position : « Ça ne me dit rien d'être un poète ° j'aimerais mieux être un poème » (« Le poème »). S'il prétend que ses chansons sont « comme des ailes de pingouins » et qu'elles « ne servent à rien » (« Mes chansons ne servent à rien »), son disque est là pour prouver le contraire. Et il serait bien dommage que sa voix unique ne soit pas entendue. La gravité lui pèse ? Tant mieux pour nous.

Repenti
Renan Luce
Barclay, 2006

Le jeune Renan Luce connaît en France un grand succès avec son premier disque : ses chansons tendres et légères, habilement écrites, lui ont permis de s'inscrire rapidement parmi les étoiles montantes de ce qu'on appelle encore la nouvelle chanson française. La chanson qui tourne le plus, « Les voisines », est une agréable fantaisie sur le voyeurisme domestique, bien illustrée dans le vidéoclip par les images empruntées au *Fenêtre sur cour* d'Alfred Hitchcock. Celle



qui donne son titre à l'album, « Repenti », est le parcours d'un mafieux devenu témoin, protégé par le FBI, dans sa vie de banlieusard qui ne peut s'empêcher de rendre quelques menus services : « Mes p'tits voisins, des frères et sœurs ° Me montraient leurs carnets de notes ° Je rencontrais leurs professeurs ° Et prélevais quelques quenottes ». Son univers, entre celui de Bénabar et celui de Thomas Fersen, passe par des textes bien ficelés, portés par une voix plutôt limitée, qui, à la longue, peut agacer (comme Carla Bruni, au masculin). Mais ses petites histoires sont toujours plaisantes : une lettre, livrée par erreur, qui rend amoureux (« La lettre »), un fossoyeur narcoleptique (« Monsieur Marcel »), un mariage heureux sous le signe de la « Camelote » en constituent quelques exemples. Même cette autobiographie d'une feuille (« Je suis une feuille »), qui sent un peu trop l'exercice scolaire, n'est pas à dédaigner. Renan Luce a le sens de la mélodie et sait bien raconter, à la guitare, des histoires en chansons : ce n'est pas rien.

Taxi Miki

Ginette

La Tribu, 2007

Le premier disque de Ginette (éponyme, 2003) m'avait séduit : ses petites histoires d'amour, son côté volontaire et libre, sa voix chaleureuse sur fond sonore folk amenaient quelque chose de différent et, pour reprendre l'adjectif le plus utilisé par les critiques, de rafraîchissant. Pour son second, *Taxi Miki* elle semble vouloir prendre le même pari que Pierre Lapointe : elle étonne en transposant le même univers dans un enrobage nettement plus pop, sa voix semblant parfois sortir des années 1960, ses musiques empruntant à

l'univers des synthétiseurs des années 1970. Voilà qui donne quelque chose qui pourrait s'appeler de l'électro-pop, du rétro-techno, etc. La pochette (et les photos l'intérieur), comme le titre de l'album, annoncent déjà les couleurs : Ginette y est radieuse, en robe courte et colorée, chaussée de patins à roulettes... à quatre roues, comme au temps des roulatheques. Mais je dois avouer ma déception : après des écoutes répétées, malgré la qualité du travail accompli avec son complice Mathieu D'Astous, malgré quelques beaux moments (le chœur des jeunes chanteurs d'Acadie qui vient sauver une chanson commencée sur des percussions programmées, dans « Pleurer ») je n'arrive pas à apprivoiser le choix musical de Ginette. Ses histoires me plaisent encore, sa voix tout autant, mais je n'aime pas le disque. Il a peut-être plus de chances de tourner à la radio que dans mon lecteur : tant mieux pour elle. Pour ma part, je me ferai plutôt plaisir en réécoutant son premier disque.

Le petit peuple du bitume

Daran

Arbracam / XIII Bis Records, 2007

La première collaboration de Daran avec son nouveau parolier Pierre-Yves Lebert avait donné un album plus que convaincant (*Le pêcheur de perles*, 2003). C'est donc encore avec le même Lebert que s'est élaboré *Le petit peuple du bitume* (six textes sur huit). Les deux autres textes appartiennent à David Balducci (« La télévision », qu'on pourrait s'amuser à comparer à la chanson du même titre de Daniel Bélanger !) et Miossec (« Gala gala etc. », sur la vie de tournée, sans doute celle qui aura le plus de succès). Lebert a réussi à construire un univers qui colle à Daran, ce

dernier attachant les chansons les unes aux autres par des enchaînements musicaux qui donnent l'impression d'une seule et même chanson qui durerait près d'une heure, avec des « solos » de guitare qui recréent l'illusion d'un enregistrement « live », consacrant ainsi l'unité de l'ensemble. Lebert s'y révèle un parolier original, entre autres dans « Belle comme », où il renouvelle la manière de rendre hommage à la beauté féminine : « T'es belle comme un garage avec un toit ° T'es belle comme une assurance vie. Tu me terrifies ° T'es belle comme un écureuil qui couve ses noix ». D'autres sont plus sombres, plus dures, comme on le voyait d'emblée dans le refrain de la longue chanson éponyme (plus de 9 minutes) qui ouvre le disque : « Ça sert à rien ° Cette vie de chien ° Qui te console et me consume ° Ça rime à quoi ° Cette vie de rat ° Qu'on a là » (« Le petit peuple du bitume »). Le disque se ferme d'ailleurs sur un court retour, une petite pièce, non annoncée sur la pochette, d'à peine plus d'une minute, qui reprend les quatre premiers vers de cette première chanson : la boucle est bouclée. Et ça donne un disque qu'on écoute en boucle, sans vouloir s'arrêter.

